

(2)

Une nouvelle présentation



Alain Touwaide, Smithsonian Institution

Une nouvelle présentation

Sans doute un excellent connaisseur de la médecine antique, un bon théoricien et un savant philosophe comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, Ibn Butlân fut probablement aussi un écrivain et un conférencier habile à présenter et défendre ses idées avec clarté et simplicité. Peut-être la virulence de sa polémique contre Ibn Ridwân le força-t-il à aiguïser ses armes, s'il n'y était pas déjà préparé, afin d'en finir avec un adversaire qui pourrait s'être démontré plus coriace qu'Ibn Butlân ne l'avait pensé et qui, en tout cas, apparut comme un meilleur clinicien. Un indice supplémentaire de l'habileté d'Ibn Butlân à exposer et diffuser le contenu de ses travaux avec efficacité est la présentation même du *Taqwîm* et, dans son sillage, du *Tacuinum*, tous deux faits d'une série de tables.

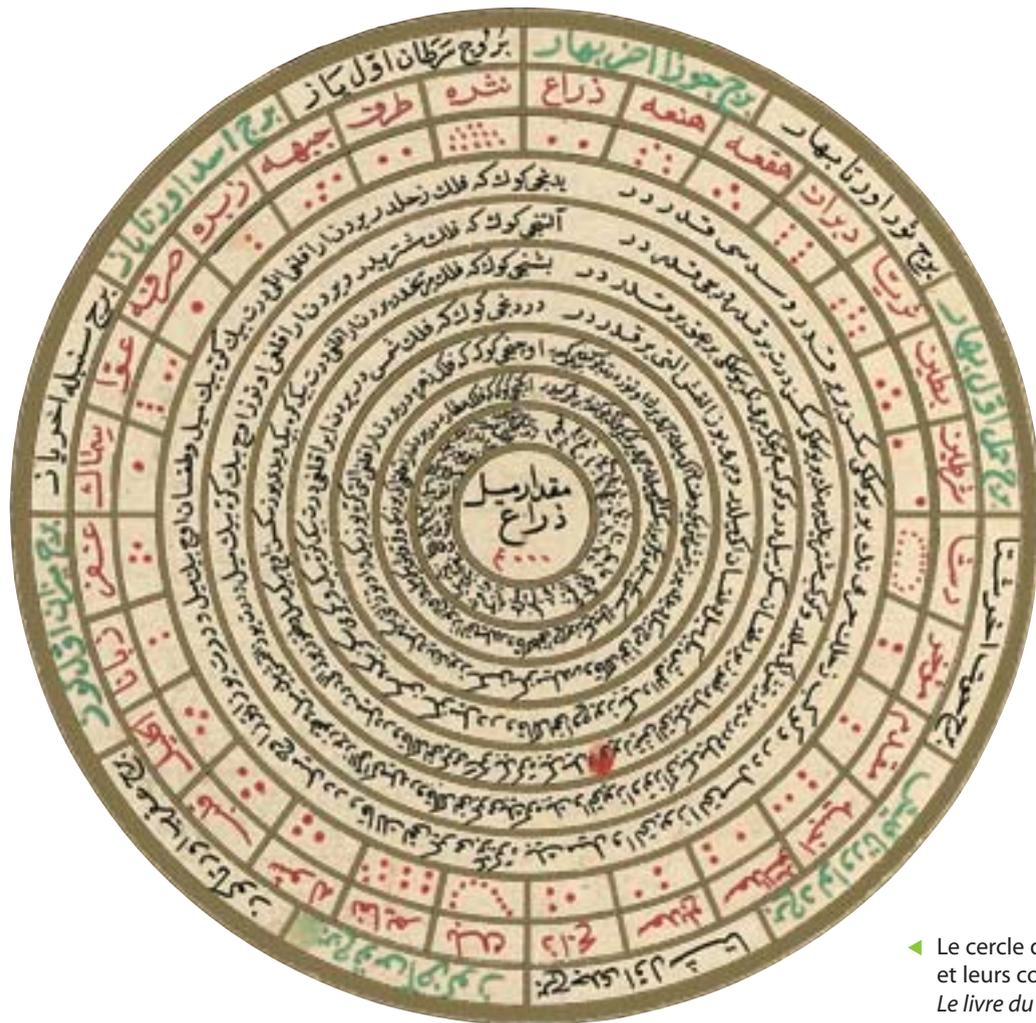
Dans le texte arabe, ces tables, au nombre de quarante, sont faites chacune de sept lignes horizontales et de quinze colonnes verticales. Alors que les lignes sont consacrées chacune à ce que nous avons appelé un « élément » (avec, donc, un total de deux cent quatre-vingt éléments dans l'ouvrage), les colonnes le sont aux paramètres (au nombre de quinze) utilisés pour décrire ces éléments comme nous avons eu l'occasion de le dire. Chaque table ou groupe de tables est consacré à une des « six choses non naturelles » qui influencent la santé humaine comme nous l'avons dit, avec la répartition que nous avons vue.

Tabulation et compilation

Alors qu'Ibn Butlân revendique pour soi-même la seule présentation des données rassemblées dans son ouvrage – et non l'établissement même de ces données comme nous avons eu l'occasion de le mentionner –, il pourrait cependant avoir repris cette façon de faire à d'autres secteurs scientifiques, voire livresques, de l'époque, y compris l'histoire, la Bible et son exégèse.

Les traités anciens d'astronomie associaient, en effet, deux types d'information : des données théoriques, de nature textuelle et discursive (qui pouvaient cependant contenir aussi des diagrammes et autres figures destinées à visualiser les problèmes et démonstrations du texte), et des tables donnant la position des diverses planètes et étoiles qui étaient utilisées pour calculer un moment du cycle astronomique annuel ou une position géographique. Cette méthode de présentation, qui remonte à l'astronomie babylonienne, fut utilisée par les astronomes grecs. Ainsi Ptolémée (activité vers 130-175 de notre ère)¹ compila-t-il une série de tables connues comme les *Tables faciles*², qui résumaient et présentaient en un format plus aisément manipulable la masse de données de son ouvrage majeur intitulé *Syntaxis mathematica* mais plus souvent désigné par le titre que lui a donné la tradition médiévale, *l'Almageste*³.

Par la suite, ce mode de présentation fut repris par les astronomes arabo-islamiques. Car, tout comme la littérature médicale grecque fut traduite de sa langue originale en syriaque puis en arabe, de même le corpus astronomique grec fut assimilé dans l'empire arabo-musulman par le biais de traductions⁴. Celles-ci reprirent non seulement les données textuelles des manuels grecs antérieurs, mais aussi leurs tables et illustrations, particulièrement les représentations visuelles des constellations. Les données tant chiffrées que visuelles furent adaptées : les positions des planètes et étoiles le furent à la position géographique du monde arabe, différente de celle du monde grec où elles furent originellement établies, et les figurations des constellations furent transformées pour correspondre au langage imagé de la culture arabo-islamique.



◀ Le cercle des sept sphères et leurs constellations, *Le livre du bonheur*, f. 62

La présentation de données chiffrées en colonnes avait déjà été de mise dans le monde grec antique, puis dans le monde romain dans un autre secteur de l'activité intellectuelle : la chronologie. Le calcul du temps à l'échelle macroscopique se faisait, en effet, au moyen de listes qui enregistraient divers types de repères temporels, depuis les olympiades et les vainqueurs des différentes disciplines dans la Grèce ancienne et les prêtres et prêtresses des temples jusqu'aux archontes et autres magistrats et juges de l'Athènes classique ou, à Rome, les rois, puis les consuls et autres magistrats élus par le peuple⁵. Après que le monde grec antique se fut élargi par l'expédition d'Alexandre le Grand (356-323 avant notre ère), ces listes aussi éparses que les faits qu'elles enregistraient furent rassemblées dans des manuels de chronologie destinés à mettre en correspondance les divers mondes dont elles relataient les événements. Les prêtres Bérose de Babylone (contemporain d'Alexandre le Grand) et Manéthon d'Alexandrie (contemporain des rois grecs d'Égypte d'origine macédonienne Ptolémée I [vers 367/6-282/3 avant notre ère] et Ptolémée II [308-246 avant notre ère])⁶ rédigèrent des listes chronologiques de souverains qui mettaient en correspondance les dynasties des divers royaumes couverts par l'empire alexandrin. Il n'est sans doute pas indifférent que tous deux furent en contact avec les souverains des royaumes issus de la conquête d'Alexandre, Bérose avec Antiochus I (mort en 261), dont le royaume couvrait entre autres l'ancienne Perse, et Manéthon avec les premiers Ptolémée qui, faut-il le rappeler, créèrent la bibliothèque et le musée – en fait un centre de recherche et d'enseignement – qui firent la gloire de l'Égypte jusqu'à la prise de la ville par les troupes arabes en 642, même si ce fut de façon parfois intermittente. Ce fut toutefois le deuxième bibliothécaire de la collection alexandrine, Eratosthène (contemporain de Ptolémée III, 276-193 avant notre ère)⁷ qui créa la chronographie scientifique. Un astronome, un mathématicien et aussi un géographe, il constitua une chronologie universelle dans laquelle les années étaient définies sur la base des listes des souverains de Sparte et puis par celles des vainqueurs

des olympiades⁸. Plus tard, l'astronome Ptolémée mentionné ci-dessus reproduisit des tables des souverains babyloniens depuis Nabonassar jusqu'à son époque. Et ces tables chronologiques suivirent ses *tables faciles* dans les manuscrits. Il ne semble cependant pas que ces listes, quelque comparatives qu'elles puissent avoir été, furent jamais constituées en tables faites de plusieurs colonnes permettant de percevoir du premier coup d'œil la simultanéité des événements enregistrés dans les diverses listes⁹.

Ce furent les auteurs chrétiens des premiers siècles qui créèrent ce type de présentation tabulaire non seulement pour rassembler les faits de l'histoire de l'humanité, mais aussi pour faciliter l'accès au texte biblique, qu'il s'agisse de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Le prototype de ce genre de mise en page fut l'œuvre d'Origène (185/6-254 de notre ère)¹⁰. Né en Alexandrie, il y reçut une solide formation philologique traditionnelle, appliquée jusqu'alors à l'étude de la littérature grecque, classique et post-classique, avant d'enseigner lui-même cette discipline. Par la suite, lorsqu'il se fut transféré à Césarée (Kayseri de la Turquie actuelle), il appliqua ses talents philologiques au texte biblique, en fait l'Ancien Testament. En un temps où le christianisme était encore minoritaire dans la société et se heurtait à une opposition parfois âpre de la part des communautés juives, il chercha à permettre à ses coreligionnaires de défendre leur foi dans ces disputes avec les maîtres juifs. Pour ce faire, il mit en parallèle le texte originel de l'Ancien Testament qu'utilisaient les docteurs hébreux, et les diverses traductions grecques qui circulaient déjà à l'époque (en fait quatre) et que connaissaient les premiers convertis, principalement de langue grecque. Ce fut un travail de longue haleine fait d'une série d'étapes successives au cours de plusieurs décades¹¹. Le texte véto-testamentaire fut ainsi mis en page en six colonnes parallèles dont chacune contenait une version du texte¹². Pour certains livres, d'autres versions étaient ajoutées à la droite de la sixième colonne. Quand une de ces versions ne présentait pas un passage attesté dans une ou plusieurs des autres versions, l'espace correspondant était laissé blanc.

L'entreprise autant que son résultat furent énormes et se concrétisèrent par une collection faite de non moins de quarante volumes, en fait des codices (c'est-à-dire des livres dans la forme que nous connaissons actuellement) et non plus des rouleaux dont on ne sait cependant s'ils furent sur papyrus ou sur parchemin. Ce fut la première table synoptique d'un texte connu dans plusieurs versions et, à ce titre, elle donna lieu par la suite à plusieurs imitations et autres épiphénomènes¹³.

Par la suite, Eusèbe (vers 260-339 de notre ère)¹⁴, natif de Césarée où, il convient de s'en souvenir, Origène s'était établi et avait préparé sa version synoptique de l'Ancien Testament, exploita plus outre ce nouveau type de présentation qui était particulièrement bien servi par la nouvelle forme du livre qu'est le codex. Contrairement au livre sur papyrus, qui se lisait en déroulant le rouleau d'une main à l'autre et ne permettait donc d'avoir sous les yeux dans le même temps qu'une surface réduite de texte, le codex offrait, lorsqu'il était ouvert, une double page faite du verso d'un feuillet à gauche et du recto du feuillet suivant à droite¹⁵. Soit une surface nettement plus large que celle d'un rouleau de papyrus ouvert.

Une première application du principe synoptique par Eusèbe fut une chronologie universelle, achevée dans les premières années du IV^{ème} siècle de notre ère et faite de deux volumes¹⁶. Puisant dans les abondantes ressources des bibliothèques de Césarée, il utilisa des listes chronologiques du type de celles que nous avons mentionnées et créa dans le second volume de sa chronologie des tables synoptiques de l'histoire de l'humanité auxquelles il donna le titre de « canon ». Eusèbe transféra à l'histoire le principe tabulaire d'Origène afin de mettre en parallèle l'histoire biblique commencée avec Abraham et l'histoire des diverses régions du monde qui furent le théâtre du récit biblique ou l'avoisinèrent : l'Assyrie, l'Égypte, Israël, la Perse et la Grèce. Il ne s'arrêta cependant pas là, mais continua jusqu'au monde romain.

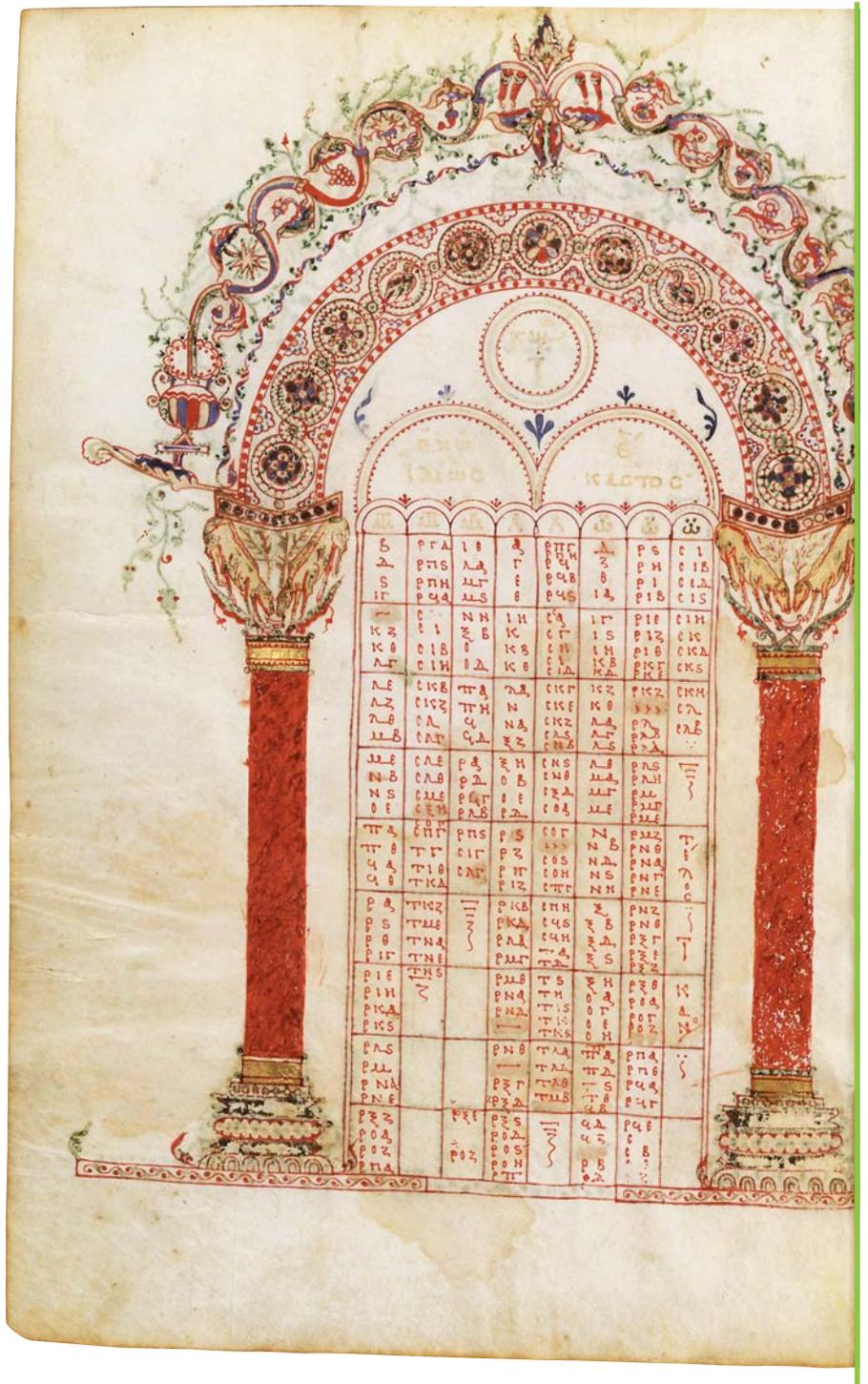
Outre une *Histoire de l'Église* catholique naissante, il composa un autre ouvrage qui poussa plus loin le principe tabulaire d'Origène. Alors que celui-ci avait limité son travail – si l'on peut utiliser le terme – à l'Ancien Testament, Eusèbe en fit autant pour le Nouveau Testament, principalement les quatre évangiles. Car ceux-ci retracent de mêmes événements sans se correspondre pour autant. Pour en permettre une lecture parallèle, Eusèbe divisa leur texte en un certain nombre de sections et attribua un numéro à chacune des entités textuelles ainsi distinguées. Il créa ensuite des tables dans lesquelles il reprit, pour chaque événement

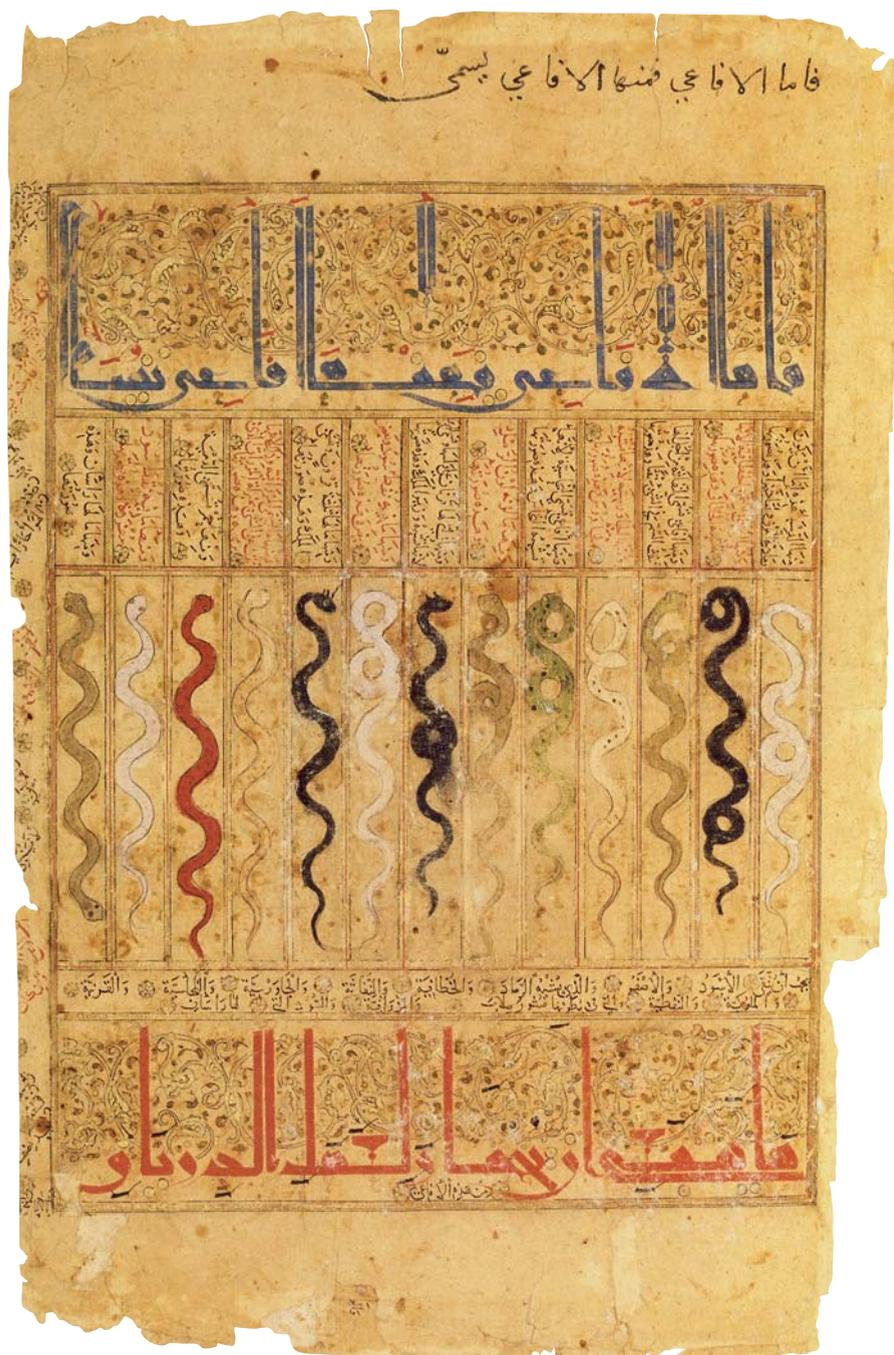
relaté, le numéro du passage qu'il avait attribué à chacun des quatre évangiles et qui narrait cet événement¹⁷.

Toutes les potentialités de ce nouveau type d'instrument furent mises à profit et exploitées par Jérôme (vers 347-419 de notre ère)¹⁸, connu principalement pour sa traduction latine de la bible, qu'il rédigea de 391 à 405 à partir, dit-il, de l'hébreu¹⁹. Il utilisa probablement les instruments textuels créés par ses prédécesseurs (notamment la version en six colonnes d'Origène) qu'il appliqua pour développer le système même de la compilation. Il disposait, en effet, d'une riche bibliothèque et, quoiqu'il prétendit de façon répétée qu'il travaillait de mémoire, il consulta en fait les sources sur le modèle d'Origène, produisant ensuite une œuvre exégétique abondante²⁰.

Il est sans doute très probable que la disposition tabulaire de données, quelle qu'en fût la nature, eut un impact fondamental sur la production du savoir à partir de cette époque, d'autant plus que, durant la période d'Origène à Jérôme, le livre fut l'objet d'une transformation profonde, du rouleau au codex, lequel permettait plus facilement que le rouleau la consultation de tables synoptiques. Celles-ci rendaient en effet possible l'établissement de connexions entre matériaux d'origine diverse et, une fois ceci fait, aidèrent à la rédaction de compilations associant en une synthèse organisée des données reprises à des sources hétérogènes, au matériel présenté éventuellement de façon différente, voire divergente sinon éparse, et offrant probablement aussi des données sinon incompatibles à première vue, du moins dépourvues de correspondance immédiate. En somme, le travail intellectuel avait trouvé un moyen de s'organiser et de faire apparaître les connexions entre des données disparates. Née au confluent d'une transformation du livre et d'exigences intellectuelles résultant du développement d'une nouvelle religion et de sa défense textes à l'appui, la disposition tabulaire fut donc rapidement transformée en un instrument heuristique. Il y eut là une association de phénomènes extraordinaire qui permit non seulement de transformer le travail intellectuel et de le rendre plus productif, mais aussi, voire surtout, de créer une culture textuelle.

Il ne semble cependant pas que ce mode de collecte et d'agencement des données, quelque plus efficace qu'il fût, fut mis à profit dans le secteur médical avant le monde arabo-islamique et l'époque d'Ibn Butlân.





◀ Table de concordance des quatre Evangiles, *Evangélaire*, f. 6v

▲ Table des serpents, *Livre de la thériaque*, f. 25

des illustrations. On la trouve, en effet, dans un manuscrit sans doute de la fin du XII^{ème} siècle (Paris, Bibliothèque nationale de France, arabe 2964), qui contient un traité attribué à Galien sur le médicament universel supposé qu'était la thériaque²³. Plusieurs systèmes d'illustration sont employés : dans l'un, les pages sont divisées en trois cantons qui contiennent chacun le portrait d'un médecin ; dans un autre, elles sont divisées en six cantons et chacun d'entre eux est occupé par la représentation d'une plante dont les propriétés médicinales sont étudiées dans le texte ; dans un autre encore, les pages contiennent jusqu'à treize de ces cantons, de forme plus verticale qu'horizontale, et chacun contient la représentation d'un serpent. Cette dernière mise en page est d'autant plus remarquable qu'un autre manuscrit du même texte (celui de Vienne mentionné ci-dessous) présente ces serpents dans un espace de la page réservé à cet effet entre les lignes du texte, de façon plus traditionnelle. Quel que soit le cas, les illustrations occupent la partie inférieure du canton et le nom du médecin, de la plante ou du serpent la partie supérieure, éventuellement avec quelque texte. Le premier type d'illustration est aussi présent, quoique de moindre façon, dans une autre copie du même texte remontant aux débuts du XIII^{ème} siècle de notre ère (Vienne, Österreichische

Dans le monde grec, en effet, la présentation de données médicales plus souvent employée fut l'encyclopédie, faite d'une série linéaire, serait-on tenté de dire, de chapitres consacrés chacun à un sujet déterminé et rassemblés en grandes entités thématiquement distinctes, comme, par exemple, la chirurgie, la gynécologie et l'obstétrique, la pharmacologie, la toxicologie ou l'ophtalmologie. A l'intérieur de ces grandes unités, la séquence des chapitres était déterminée par les critères internes propres à la discipline²¹.

La méthode encyclopédique, introduite dans le monde arabe par le biais des traductions d'ouvrages scientifiques grecs, fut reprise par nombre d'auteurs et fut parfaitement illustrée par une œuvre comme le *Canon* d'Avicenne, sur lequel nous reviendrons. La présentation tabulaire n'apparut pas avant Abū ʿAlī Yahyā Ibn ʿIsā Ibn Jazla (mort en 1100 de notre ère)²². Un contemporain d'Ibn Butlān, il compila quelque quarante-quatre tables dont chacune était faite d'une double page et contenait la description et le traitement de huit maladies (avec un total de 352). Dès le XII^{ème} siècle, l'organisation tabulaire apparut aussi dans le domaine de la matière médicale et inclut même

Nationalbibliothek, A.F. 10). Par la suite, en fait au XIV^{ème} siècle, le système des tables s'étendit même à d'autres secteurs scientifiques²⁴.

Quant à Ibn Butlân, il se justifie du choix de cette mise en page dans l'introduction du *Taqwîm* :

« Nous présenterons ces données en tables que nous avons créées parce que le public est lassé des longs développements des savants et de leurs multiples essais sur le sujet. Ce que le public demande aux sciences, c'est de l'aider, en effet, et non de lui donner des preuves et définitions. Dans notre ouvrage nous avons donc voulu abrégé les longues dissertations et, inversement, nous avons rassemblé [de façon synthétique] des notions qui sont dispersées [dans la littérature]. Nous ne réclamons comme notre que la présentation (...) »²⁵.

Quoiqu'il mette plus en évidence la facilité de consultation de l'ouvrage, Ibn Butlân associe cependant à la présentation tabulaire le fait d'avoir rassemblé des notions dispersées en ce qui semble une allusion à l'usage de la table dans la préparation de l'ouvrage. Il pourrait y avoir là une référence aux acquis de la tradition intellectuelle chrétienne que notre auteur pourrait avoir connue et fréquentée, d'autant plus qu'il vécut à Constantinople et au Proche-Orient. Quoi qu'il en soit de la méthode de composition de l'ouvrage, la déclaration d'intentions relative à sa consultation et l'ouvrage qui en résulta contrastaient singulièrement avec la pratique de l'écriture de la littérature médicale grecque, arrivée de fraîche date dans le monde arabe grâce à des traductions.

L'ensemble regroupé sous le titre collectif de *Corpus hippocratique* est, en effet, une collection hétérogène de traités de différentes natures et époques dont les plus anciens remontent à la fin du V^{ème} siècle avant notre ère²⁶. Si ceux attribués à l'école supposée de Cnide sur le promontoire du même nom (péninsule de Reşadiye dans la Turquie actuelle) sont principalement des manuels de diagnostic et de thérapeutique²⁷, ceux de l'école, supposée aussi, de Cos – laquelle regroupait, en fait, les disciples d'Hippocrate lui-même – sont de réelles fiches cliniques, qui décrivent l'évolution et, dans le meilleur des cas, le traitement de malades²⁸. Mais il y a aussi des ouvrages de la même époque qui sont de nature plus strictement littéraire²⁹. Ce sont des thèses destinées à illustrer une théorie dans un monde compétitif où les savoirs spécialisés s'affirmaient et où l'obtention du consensus et, par conséquent, de la reconnaissance sociale étaient des garanties de qualité³⁰. Littérature et rhétorique aidaient à faire triompher une thèse et à emporter la conviction, spécialement lorsqu'il s'agissait de positionner la médecine dans la construction du savoir alors en cours et la reconnaissance des activités qui en résultaient³¹.

Plus tard, l'immense œuvre de Galien ne fut pas en reste, même si l'enjeu ne fut pas le même. Dans la Rome des II^{ème} et III^{ème} siècles de notre ère, il ne s'agissait plus, en effet, d'imposer la nécessité de la médecine rationnelle et l'existence d'un corps professionnel qui en assurait l'exercice avec, comme résultat, l'obtention d'un statut social, mais de triompher dans une société où la compétition était de règle³². Il est vrai que le marché était immense, puisqu'il allait de la cour des empereurs eux-mêmes et des nobles et moins nobles en possession de fortunes colossales et à la tête d'affaires particulièrement florissantes jusqu'aux innombrables citoyens au statut plus ordinaire, avec leur famille et maisonnées d'esclaves, et les soins de santé quotidiens qu'il convenait de leur prodiguer. Pour briller dans cette société, les traitements réussis et les interventions chirurgicales audacieuses, combinées, en cas de besoin, avec des remèdes miraculeux aux multiples ingrédients rares et coûteux, contribuaient, certes, à établir une réputation et à attirer une clientèle fortunée qui ne regardait pas à la dépense. Mais cela ne suffisait pas ; il fallait aussi procéder à des démonstrations anatomiques dûment annoncées sur la place publique, prononcer des conférences à la rhétorique impeccable et rédiger des thèses visant à réfuter les théories des compétiteurs. Ceci sans parler de l'ambition personnelle de quelqu'un comme Galien, qui écrivit sur une multitude de sujets de médecine, de philosophie médicale et scientifique, d'épistémologie et de déontologie ou encore de propédeutique et didactique.

A cette littérature originale, l'école d'Alexandrie ajouta par la suite – particulièrement durant les VI^{ème} et VII^{ème} siècles de notre ère – un vaste corpus d'explications, commentaires et paraphrases systématiques et profuses qui procédaient par définitions, élucidations étymologiques et lexicales, divisions, références aux auteurs antérieurs, confrontation des opinions divergentes et autres subtilités philosophico-logiques³³.

Simplifications

Lorsque le monde arabo-islamique du IX^{ème} siècle de notre ère traduisit en arabe la littérature médicale grecque, il reprit autant des ouvrages au ton plus sec comme le *Traité de matière médicale* de Dioscoride que toute la production plus discursive évoquée ci-dessus, qu'elle fût hippocratique, galénique ou alexandrine. On ne s'étonnera donc pas qu'Ibn Butlân, venant après la grande période de l'assimilation de la science grecque dans la culture scientifique et médicale arabo-islamique, ait préféré opter pour une présentation plus factuelle, exempte de rhétorique et riche, au contraire, de l'information nécessaire aux patients, présentée en un format simple et clair, où le renseignement recherché pouvait être rapidement localisé et était directement compréhensible et applicable, exempt qu'il est d'inutiles considérations théoriques. Tel est bien le but qu'Ibn Butlân annonce dans la préface : « (...) notre but est de faciliter la consultation [de l'ouvrage] (...) »³⁴.

Il n'importe guère que, selon ses propres termes, Ibn Butlân ait destiné son ouvrage aux souverains, habitués, selon lui, à consulter des documents récapitulatifs de ce genre, car ce type de déclaration n'était pas rare alors et visait souvent à s'assurer la protection de quelque puissant en une époque où l'exercice de la science n'était pris en charge par aucune institution, mais requérait de disposer de biens personnels suffisants ou de bénéficier d'un appui. Dans ce cas, tout l'effet positif généré par la reconnaissance sociale née de l'activité scientifique du protégé revenait à son mécène qui asseyait mieux encore son autorité de la sorte.

Quelque guidé qu'il fût par un souci positif – la facilité de consultation et, partant, l'efficacité pratique –, le choix d'Ibn Butlân n'était pas dépourvu de conséquences négatives, cependant, même si la méthode tabulaire aida sans aucun doute à la compilation des données. Tout l'arrière-plan théorique des recommandations médicales, règles de vie préconisées et autres prescriptions se perdirent, en effet, puisque les considérations théoriques furent éliminées et seules les applications pratiques furent conservées. On comprendrait mieux un tel choix si le *Taqwīm* était la partie pratique d'un diptyque dont l'autre volet aurait été un ouvrage de nature théorique expliquant les tenants dont les recommandations du *Taqwīm* sont les aboutissants. Mais il n'en est rien même si les *canons* explicitent quelque peu des données des tables.

En fait cette stratégie expositive ne fut pas créée dans le *Taqwīm*, mais apparaît aussi dans la littérature médicale grecque de l'époque, dans ce qu'il est convenu d'appeler l'*Iatrosophion*³⁵. Il s'agit là d'un terme grec qui désigne un recueil de prescriptions thérapeutiques. Quoiqu'il soit plus fréquemment utilisé pour désigner des ouvrages récents, du XIX^{ème} ou même des débuts du XX^{ème} siècle, il peut être appliqué aussi et sans anachronisme aucun à la littérature thérapeutique développée dans le monde byzantin à partir d'un moment guère identifié avec précision, mais que l'on peut situer durant les VI^{ème}/VII^{ème} siècles sinon plus tôt.

A cette époque, la médecine subit une transformation profonde à Byzance. Jusque là, elle avait été le fleuron de la philosophie antique, puisqu'elle en associait de multiples composantes en une synthèse ordonnée, depuis l'anthropologie jusqu'à l'analyse de la matière comme nous l'avons vu. Après l'adoption du christianisme comme religion d'état par l'empereur Constantin (né vers 275 ; empereur 306-337 de notre ère) et, par conséquent, la christianisation graduelle de la société byzantine – y compris les lettres, les sciences et la culture – ce statut privilégié de la médecine au sommet de la hiérarchie des connaissances devint difficile à maintenir. Son matérialisme et le déterminisme qui en découlait étaient peu compatibles avec la croyance en un plan divin dont l'homme était l'objet, et non l'acteur et encore moins l'auteur. Par ailleurs, la connaissance elle-même n'était pas l'apanage d'un effort humain de type prométhéen, mais un don gratuit de Dieu qui pouvait être dispensé à tout croyant³⁶.



Cette nouvelle conception de la médecine fut incarnée de façon plus accomplie au IV^{ème} siècle par les deux frères Côme et Damien – en fait des jumeaux – qui reçurent leur connaissances médicales et thérapeutiques directement de Dieu et non par l'intermédiaire d'un enseignement humain, et prodiguaient leurs soins sans percevoir aucune rémunération³⁷. En un temps où sévissait encore la persécution contre les chrétiens par l'autorité civile, la rumeur de leurs cures parvint aux oreilles du pouvoir. Les deux guérisseurs furent arrêtés, déférés devant la justice et sommés d'abjurer leur foi et de sacrifier aux dieux de l'empire romain, ce qu'ils se refusèrent de faire. Ils furent martyrisés et devinrent les destinataires d'un culte thérapeutique avec diverses églises à travers l'empire byzantin, dont une à Constantinople même. Au VI^{ème} siècle, l'empereur Justinien (né vers 482, empereur 527-565 de notre ère), qui ferma l'université d'Athènes en 529 car elle était le bastion de la philosophie païenne, visita lui-même l'église constantinopolitaine des deux saints pour obtenir la guérison d'un mal que la médecine érudite ne parvenait pas à soigner.

Au-delà du récit hagiographique édifiant et somme toute anecdotique de la vie des deux saints, et des multiples relations de guérisons – réelles ou non, peu importe – attribuées à leur intervention³⁸, le fait marquant est que les considérations théoriques sur la pathogénèse des troubles pour lesquels une intervention thérapeutique était sollicitée, ainsi que sur le choix de la thérapeutique elle-même et son mécanisme d'action, devenaient secondaires. Il n'avait pas été nécessaire pour les deux saints d'étudier la médecine et la thérapeutique, puisqu'ils en avaient reçu la connaissance directement de Dieu. De même, ni les patients qui priaient pour en obtenir la guérison, ni les médecins, quelque formés qu'ils fussent, ne s'interrogeaient sur des phénomènes dont la connaissance ne leur était plus accessible puisque ces faits mêmes résultaient de l'action divine.

La littérature médicale d'usage courant fut modifiée en conséquence : les spéculations nosologiques et pathogénétiques furent abandonnées, comme le furent aussi celles sur le mécanisme d'action des médicaments. Tel est l'*Iatrosophion*, précisément : un manuel de thérapeutique fait de prescriptions pour les pathologies dont pouvaient être affectées les diverses parties du corps humain, elles-mêmes souvent classées depuis la tête jusqu'aux pieds, *a capite ad calcem*. Tant par ce classement que par la simplicité de son contenu et l'absence de théorie, ce type d'ouvrage était d'un usage facile, compréhensible pour toute personne en état de lire, sans nécessiter aucune formation spécifique, médicale ou quelque autre. Et tel est aussi le *Taqwīm*, exception faite du classement *a capite ad calcem* : un manuel de conseils simples et pratiques, qui pouvaient être appliqués dans la vie quotidienne par tout un chacun.

Il n'est probablement pas indifférent qu'Ibn Butlān fut un chrétien et qu'il séjourna à Antioche sur le chemin du Caire et après son départ de Constantinople, ainsi que dans la capitale de l'empire byzantin après son séjour au Caire, comme nous avons eu l'occasion de le voir à plusieurs reprises. Il pourrait avoir connu la littérature médicale byzantine qui s'y était développée et en aurait appliqué le principe, non sans le généraliser cependant, puisqu'il l'appliqua aussi à des circonstances, activités et déterminants de la santé autres que la maladie (les « choses non naturelles » que nous avons discutées dans le chapitre précédent), et en transformer la présentation, avec la forme tabulaire.

◀ Côme et Damien, *Grandes heures d'Anne de Bretagne*, f. 173v



.IX.

Mala dulcia Complō hū m 2º. Elcō eschez i odorifa et mioris hūditatis
huant gfortat cor Notumēt nocet neruis Remō noc! cū curare rosato
gnant modicum sanguinem Maqf conuēt colicis omībusq etatibus tpihus
et regramibus 20

Siesse öffel sein seigt im andern grad die besten seind die wolriechenden vnd trüchteste. stercken das hertz. schaden den Neruen. werden doch mit Rosenzucker corrigiert. Machen wenig gebliets. füeg mer den Colerischen. allen Personen zu jederzeit vnd an allen orten.

Transfert et transformations

Après que le *Taqwīm* fût traduit d'arabe en latin sous le titre de *Tacuinum sanitatis* comme nous le verrons dans le chapitre suivant, il fut diffusé dans le Nord de l'Italie aux XIV^{ème} et XV^{ème} siècles et reproduit dans une dizaine de manuscrits illustrés qui en transformèrent profondément la substance et la présentation.

L'ampleur du texte fut réduite : alors que la version originale comprend deux cent quatre-vingts éléments, ces manuscrits en comptent de cent soixante-huit à un peu plus de deux cents comme nous le verrons par la suite. Par ailleurs, le texte consacré à chacun des éléments retenus fut abrégé de façon drastique : non seulement les *canons* et les tables astrologiques furent omis, mais aussi les colonnes des tables passèrent en général de quinze à cinq. Celles qui furent retenues furent les suivantes :

la nature (*complexio* dans le texte latin) ;

la meilleure espèce (*electio*, c'est-à-dire choix) ;

le bienfait (*juvamentum*) ;

l'effet négatif (*nocumentum*) ;

la façon de remédier à l'effet négatif (*remotio nocumenti*).

Dans notre manuscrit, les informations de deux autres colonnes furent conservées :

l'effet (*quid generat* ou *generant*)

l'indication (*convenit* ou *conveniunt magis*) en fonction de plusieurs facteurs :

le tempérament de qui en fait usage, soit du patient ;

l'âge du patient ;

la saison durant laquelle il en est fait usage ;

la région.

A cette simplification du contenu s'en ajouta une autre dans la mise en page : la présentation tabulaire elle-même disparut. Ainsi, les données contenues dans les cinq (ou sept) colonnes des tables de l'original qui furent retenues furent-elles extraites et alignées l'une après l'autre. Il en résulta de brefs textes dépourvus de coordination grammaticale dans lesquels le seul élément structurant est la présence des termes indiquant la nature de l'information tels *complexio*, *electio*, etc. repris ci-dessus. A titre d'exemple, nous citerons le cas des pommes douces dans notre manuscrit (feuillet 5 verso) :

MALA DULCIA *Compl(ect)io humi(da) in 2º El(e)c(tio) e sichem i(d est) odorifera et mi(n)oris humiditatis Iuuam(e)nt(um) conforta(n)t cor Nocume(n)t(um) noce(n)t neruis Remot(io) noc(umen)ti cu(m) cucaro rosato q(ui)d g(e)n(er)ant modicum sanguinem Mag(is) co(n)ueni(un)t col(er)icis omnibusque etatibus t(em)p(or)ibus et regionibus.*

LES POMMES DOUCES Nature humides au deuxième degré Meilleure espèce celles de Sichem, c'est-à-dire aromatiques et avec peu d'humidité Bienfait elles renforcent le cœur Inconvénient elles nuisent aux nerfs Remède à cet inconvénient avec du sucre rosé Ce qu'elles produisent elles produisent peu de sang Conviennent mieux aux sujets bilieux, à tous les âges, en toutes les saisons, toutes les régions.

Par ailleurs, la séquence des divers éléments, qui, nous le rappelons, formait des ensembles cohérents dans la version originale, puisque chaque table ou groupe de tables correspondait à un ensemble cohérent de produits ou d'éléments qui influencent la santé, n'est plus respectée. La séquence des différents groupes d'éléments n'est pas reproduite non plus. Nous n'entrerons pas ici dans l'examen de la sélection des éléments et de leur classement, puisque nous le ferons dans le chapitre suivant.

A côté de ces réductions de l'information, il est une addition, et c'est là la caractéristique principale des manuscrits du *Tacuinum* illustré : les éléments retenus, quels qu'ils soient, sont représentés dans de superbes miniatures polychromes. Ces illustrations couvrent la majeure partie des pages³⁹ et surmontent les brefs textes constitués comme nous venons de le dire, qui, dans une perception d'ensemble de la page, donnent l'impression d'être des légendes des illustrations.

Le sujet de chacune de ces illustrations est, évidemment, l'élément analysé, qu'il s'agisse d'une plante, d'un animal consommé comme aliment, d'une boisson, d'une activité, d'un sentiment, des appartements ou encore des vêtements. Ces thèmes ne sont pas représentés de façon abstraite, mais sont insérés dans leur contexte, depuis les bois⁴⁰ et les champs⁴¹, vergers⁴², jardins potagers⁴³ ou d'agrément⁴⁴ jusqu'aux maisons où des personnages opéraient⁴⁵ et leurs échoppes⁴⁶. Ces scènes elles-mêmes ne sont pas mortes, mais incluent aussi des personnages⁴⁷, avec aussi tous les instruments nécessaires aux diverses activités auxquelles ils sont occupés⁴⁸, les animaux qui peuplaient la basse-cour⁴⁹, ou des oiseaux qui volettent dans l'air⁵⁰.

Ce genre d'illustrations n'était pas totalement neuf, puisque des manuscrits du texte grec du *Traité de matière médicale* de Dioscoride contiennent de petites scènes incluant des personnages⁵¹. Le manuscrit *graecus* 2179 de la Bibliothèque nationale de France, sans doute produit au IX^{ème} siècle et peut-être en Syrie-Palestine ou dans le sud de l'Italie⁵², contient en effet quelques représentations de plantes comprenant aussi un



- ◀ Râpette et personnage souffrant, *Traité de matière médicale*, f. 5
- ▶ Scènes vivantes avec personnages, *Theriaka et Alexipharmaka*, ff. 5 et 48

personnage dont l'interprétation n'est pas toujours claire. Dans certains cas, en effet, il semble que le personnage est comme une figuration des pathologies pour le traitement desquelles les plantes étaient utilisées. Tel est ce que suggère l'illustration du f. 5 où le personnage étendu sous la plante comme sous un arbrisseau en des proportions inexactes couvre son œil gauche avec la main. Et, effectivement, la plante représentée, la râpette, est recommandée pour une affection ophtalmique dans le texte de Dioscoride⁵³. Dans d'autres illustrations, la fonction du personnage semble plus décorative. C'est le cas de celle du f. 2⁵⁴, où un personnage debout semble cueillir les fleurs de la pimprenelle bleue en une image où les proportions sont loin d'être exactes, puisque la pimprenelle est une petite plante à ras de terre.

Si, dans un autre codex remontant au x^{ème} siècle et d'origine très probablement constantinopolitaine (New York, Pierpont Morgan Library, M 652)⁵⁵, les figures humaines sont indispensables pour permettre de représenter la matière analysée – l'urine humaine dans un cas et la poix appliquée sur les carènes des navires dans l'autre –, dans le manuscrit athonite de la Lavra (Mont Athos, Lavra, Ω 75)⁵⁶, sans doute du milieu du xi^{ème} siècle et vraisemblablement constantinopolitain lui aussi, ces représentations de personnages ne sont point nécessaires⁵⁷. Elles contribuent à constituer des scènes bucoliques, comme c'est le cas, par exemple, pour la violette (f. 55v), représentée avec deux jeunes filles occupées à en cueillir les fleurs et à les récolter dans une corbeille.

Un manuscrit probablement constantinopolitain du x^{ème} siècle (Paris, Bibliothèque nationale de France, suppl. gr. 247) contenant les *Thêiaka* et *Alexipharmaka* du poète grec Nicandre de Colophon (ii^{ème} siècle avant notre ère)⁵⁸, contient aussi des scènes vivantes, notamment avec des personnages⁵⁹. Hormis des épisodes mythologiques, on y trouve ainsi des représentations de patients victimes d'empoisonnement, des médecins-pharmaciens préparant des remèdes ou des patients appliquant une plante sur leur blessure, ou encore les heureux propriétaires de quelque jardin qui entrent dans l'enclos pour y goûter la tranquillité



et le charme bucolique d'un coin de nature débarrassé des serpents, scorpions et autres animaux venimeux qui auraient pu mettre leur vie en danger.

Le type de discours amorcé timidement dans le manuscrit athonite de la Lavra se retrouve avec plus d'ampleur et d'audace dans une copie arabe de l'ouvrage de Dioscoride, le manuscrit Ayasofia 3703 conservé de nos jours dans les collections de la Süleymaniye Kütüphanesi à Istanbul⁶⁰. Ce manuscrit de grand format à la mise en page aérée qui n'épargne pas le support, est signé de 667 de l'hégire (1224 de notre ère) et provient très probablement d'un atelier de copie de Bagdad. Il contenait un nombre important de miniatures polychromes occupant une large portion des pages dont plusieurs sont conservées aujourd'hui dans diverses collections de par le monde. Ces images comprennent des éléments de paysages qui suggèrent le milieu naturel des plantes, des animaux qui évoquent la vie de la nature, des scènes de cueillette des plantes, le pressage du raisin, la préparation de médicaments, une scène de métallurgie et d'extraction d'une argile médicinale, des pharmacies aux étagères garnies de pots et aussi des scènes de consultation médicale et de discussion savante entre des médecins et leurs assistants. Une illustration mérite de retenir l'attention, tant pour sa prouesse artistique que par l'inventivité dont elle fait preuve : pour illustrer le texte relatif à un minéral identifié par un fleuve dans la région duquel il était extrait, l'artiste a représenté un navire occupé par huit personnages, actionné par deux rameurs et guidé par un timonier sur un fleuve aux rives verdoyantes⁶¹.

Le discours iconique de ce manuscrit se développe au fur et à mesure que le texte avance, et devient plus articulé, comme si l'artiste avait graduellement pris confiance en ses capacités et s'était progressivement enhardi et lancé dans des compositions chaque fois plus complexes et audacieuses. Pour ce faire, il emprunta sans doute des motifs et scènes à des manuscrits d'autres textes, tels les fables indiennes de Bidpay traduites en arabe par ^cAbdullāh b. al-Muqaffa^c (mort en 756/757) sous le titre de *Kalila wa Dimna*, lesquelles servirent par la suite de modèle à Jean de la Fontaine (1621-1695). De même, les scènes avec personnages du manuscrit Ayasofia 3703 ne sont pas sans rappeler celles qui émaillent les *Maqāmāt* d'Abū 'l-Hasan al-Qāsim al-Harīrī (mort en 1122) et représentent toutes les péripéties de la vie errante d'Abū Zayd souvent réduit à feindre des aventures qu'il ne vécut pas pour extorquer à ses auditeurs crédules, mais guère dupes à la fin, quelque misérable aumône⁶². Enfin, les portraits de médecins pourraient avoir été créés à partir de portraits de philosophes, tel celui d'Aristote dans le traité *Sur les propriétés des animaux* (Londres, The British Library, Or. 2784, f. 96) d'Ibn Gibrīl Bakhtyashu' (mort en 1058).

Par ce transfert d'images d'un type de littérature à un autre, l'artiste de l'Ayasofia 3703 réussit à introduire dans un texte descriptif (le *Traité de matière médicale* de Dioscoride) des scènes narratives (celles de *Kalila wa Dimna* et des *Maqāmāt*) qui sont comme des prises de vue instantanées d'actions dans leur déroulement. Par là il transforma l'apparat iconique du traité de Dioscoride et modifia des planches d'herbier bi-dimensionnelles en histoires tri-dimensionnelles situées certes dans l'espace, mais aussi dans le temps, même si elles n'en suggèrent qu'un moment fugitif. Ce faisant, il intégra plus profondément l'ouvrage de Dioscoride dans la production artistique de son époque, qu'il décroïsonna. Plus profondément, il ancrā l'ouvrage dans la nature, la vie et le contexte humain auquel il appartenait. Mieux sans doute : il fit revenir l'ouvrage dans le monde duquel il avait été extrait artificiellement par la convention artistique consistant à représenter les matières médicales de façon abstraite, hors de leur contexte, qu'il fut naturel ou humain.

Revenant au *Tacuinum* en possession de cette interprétation, on découvre que ses scènes ne se limitent pas à représenter les éléments du texte de façon vivante et naturelle dans un rapport bi-univoque de stricte correspondance d'une illustration et du texte qui s'y rapporte. Elles contiennent, en effet, des messages qui sortent du cadre étroit de la mise en image du texte. Un premier indice dans ce sens est l'illustration des nêfles au f. 7v, où les deux personnages (en fait, un couple) commencent à se déshabiller sous l'arbre. Pour quelle raison, sinon s'unir ? Ceci est d'autant plus significatif que ni le *Tacuinum* ni le *Taqwīm*⁶³ ne contiennent rien qui pourrait avoir suggéré une telle représentation comme, par exemple, une propriété aphrodisiaque.

Un même genre d'allusion se trouve dans l'illustration des aubergines (f. 21) où un couple va s'embrasser sous le regard choqué d'une dame que l'on identifierait volontiers comme la mère de la jeune fille. Ici non plus le texte ne requerrait une telle image puisqu'il recommande la plante contre les hémorragies

(le texte arabe parle des vaisseaux sanguins) et les vomissements dus à un estomac faible (dans le *Tacuinum*, alors que le *Taqwīm* dissocie les deux faits)⁶⁴.

Les jeux iconiques de ce genre ne sont pas uniquement de type sexuel, mais peuvent être plus anodins comme par exemple dans la représentation du cerisier (f. 8v) : les personnages qui en cueillent les fruits ne sont pas des adultes comme dans les autres images, mais des enfants qui semblent plus occupés à profiter d'un arbre rencontré au hasard d'une promenade pour se régaler qu'à récolter les fruits pour les porter ensuite à la maison. Ils seront sans doute victimes par la suite de leur gourmandise, car, comme le mentionne le texte, les cerises relâchent le ventre. Mais rien de cela n'apparaît dans l'illustration. Il n'est sans doute pas inutile d'ajouter que cet élément n'appartient pas au texte arabe, chose qui rend cette illustration encore plus significative.

A bien y regarder on découvre ainsi que les illustrations sont en fait des mises en image des propriétés des éléments plus que des seuls éléments. Le cas le plus clair est peut-être celui de la joie (f. 102v) : l'image ne se limite pas à représenter un couple apparemment heureux (peut-être parce que la femme est enceinte), mais elle exprime aussi la plénitude de la nature, représentée par un jardin d'agrément en fleur, des arbres fruitiers dont l'un est chargé de fleurs ou de fruits, ou encore des oiseaux qui volettent dans l'air en un manège animé, et, sans doute plus que toute autre chose, la vie (suggérée par la grossesse de la femme). Précisément, le texte d'Ibn Butlān et du *Tacuinum* spécifient que la joie est le remède de la dépression, que le texte arabe évoque en mentionnant la proximité d'un danger, sans doute le suicide⁶⁵.

Les arbres fruitiers du début du manuscrit traduisent un même sentiment de plénitude, et de joie de vivre. Les



▲ Aubergines, f. 21

▼ Joie, f. 102v



images sont pleines et associent des personnages, animaux, plantes et fruits (lesquels sont présents en grande quantité comme, par exemple, au f. 4v, où la corbeille de grenades est bien pleine). Les personnages eux-mêmes goûtent de ces fruits qu'ils cueillent (f. 5), des jeunes hommes les offrent à des dames (par exemple, f. 5v, où le fruit est une pomme douce), une jeune femme joue avec son chiot (f. 10), et une autre joue de la harpe sous un dattier (f. 10v). Les tonalités et couleurs de ces illustrations contribuent à véhiculer ce message, avec les tons vert léger ou plus franchement chaud comme le jaune, et créent un climat doré – solaire serait-on tenté de dire – aux teintes chaudes.

Les propriétés de ces éléments sont de deux types : réchauffer et humidifier ou refroidir et dessécher. Ainsi, si le figuier (f. 1v), le raisin (f. 2) et les grenades douces (f. 4) sont chauds et humides dans le *Tacuinum* comme dans le texte arabe⁶⁶, les grenades acides (f. 4v) et les dattes sauvages (f. 9v) ont un effet froid et humide, parce que, eux-mêmes chauds et secs, ils absorbent ces qualités lorsqu'ils sont administrés comme médicaments. Les dattes mûres (f. 10v), par contre, sont chaudes et humides. Leur chaleur leur vient de leur milieu naturel⁶⁷. Par contraste, les illustrations des légumes aux couleurs plus froides suggèrent des propriétés différentes, d'autant plus que les images sont plus dépouillées. Certes, les sillons des champs sont bien garnis et indiquent une belle récolte. Toutefois, les arbres qui poussent dans les champs sont plus minces et ne portent pas de fruits, l'horizon est dégagé, les oiseaux ne peuplent pas ce monde qui évoque le travail de la terre et ses peines plus que la joie de vivre des images précédentes. Ainsi les poireaux (f. 22), qui sont absents du texte arabe, dessèchent-ils⁶⁸, alors que les épinards (f. 24) sont froids et humides⁶⁹. Dans certains cas, l'expression des personnages indique un goût fort et peut-être même une réaction de surprise, voire de rejet. C'est ce que semble indiquer l'illustration du jonc odorant (f. 29v), par exemple, absent du texte arabe. Et effectivement, le jonc est échauffant et dessicatif selon le *Tacuinum*.

Le cycle des illustrations relatives aux céréales est particulièrement significatif de ce lien entre les images et les propriétés des éléments. Alors que le blé est représenté en une image aux tons froids (f. 39v), l'orge l'est en une illustration dominée par la couleur jaune (f. 42), comme l'est aussi la figure relative à l'été où apparaît aussi le grain (f. 52). Les produits faits de céréales, comme par exemple les bouillies d'orge

▼ ff. 4v et 29v



données aux malades (f. 42v), sont représentés dans des images aux caractéristiques différentes et aux couleurs plus froides. Et effectivement, les bouillies d'orge sont considérées comme froides⁷⁰.

La nudité des illustrations relatives à la volaille (ff. 66v-68v) contraste singulièrement, d'autant plus que cette section du manuscrit contient les seules images dépourvues de personnages (ff. 66v, 67v et 68) exception faite du miel (f. 91v). La chair de la plupart est considérée comme humide, mais aussi nutritive en raison sans doute de l'état naturel de ces animaux – ce ne sont pas des volailles de basse-cour, mais des individus sauvages comme l'indiquent bien leurs représentations – et donc échauffante. Par la suite, la grande majorité des illustrations relatives aux aliments carnés (ff. 70v-79v), faites principalement de scènes de boucherie, offre une palette chromatique froide, même si l'une d'entre elles inclut un chameau aux teintes ambrées plus chaudes (f. 72). Dans le *Tacuinum*, toutes les viandes sont froides, sèches ou humides⁷¹, à l'exception de celle du chameau (associée à celle de vache) qui est chaude et sèche comme le suggère la couleur de son poil⁷². Lorsqu'elles sont frites ou séchées, toutefois, elles changent leurs propriétés et ont une action échauffante et dessicative⁷³. Et effectivement, ces viandes sont représentées dans des scènes aux couleurs froides, avec certaines pièces de viande sèche d'un gris qui n'est pas sans ressemblance avec celui de la neige et de la glace (f. 87). De mêmes tonalités à l'exception du rose des viandes remplacé par le gris dominant les images relatives aux poissons (ff. 80-82v) et aux diverses eaux (y compris la neige et la glace) (ff. 86-87v). Les poissons sont naturellement froids et humides⁷⁴, comme les eaux⁷⁵, à l'exception de celles chargées d'alun, qui sont froides et sèches⁷⁶.

Avec l'huile d'amande (f. 88), cette tendance à une monochromie froide est rompue. Le contraste entre les eaux minérales et l'huile d'amande est frappant : sur la même double page on passe des teintes froides aux tons marrons plus chauds. Par la suite, les teintes froides sont remplacées par de nombreuses



▼ ff. 39v et 42 ▲ f. 68



►
ff. 95,
94,
95v,
98v
et 99



touches de couleur vive. Le cas de la canne à sucre est significatif (f. 89v) : la masse visuelle du champ, d'un vert foncé illuminé par les épis d'un vert-gris, est rompue par les deux personnages dont les turbans et l'étoffe des vêtements indiquent une origine orientale, qui n'est autre, en fait, que celle de la plante. Les étoffes sont rehaussées par des garnitures de passementerie dorée qui réchauffent l'image. Or, la canne à sucre est créditée d'une action à la fois humidifiante et dessicative⁷⁷ bien représentée dans cette image aux teintes et composantes complémentaires.

Après le musc (f. 90v), les couleurs se réchauffent. Le contraste entre la timidité (f. 95) et les appartements d'été (f. 94) est éloquent : alors que, dans la première, un vert froid domine, dans la seconde, le vieux-bois-de-rose réchauffe toute la scène. Cette opposition donne la clef des couleurs des dernières illustrations, car le rose est la couleur de la robe de la dame en proie à la colère (f. 95v). Inversement, le lit de l'homme qui veille est recouvert d'un drap bleu (f. 98v), tandis que celui du couple faisant l'amour est rose (f. 99). Si les propriétés de ces éléments ne sont pas explicitées dans le texte, la succession des images porte à associer le vert et le froid (le sommeil était jadis considéré comme une perte de la chaleur vitale) et, inversement, les couleurs plus vives comme le rouge (avec ses nuances, dont le vieux-bois-de-rose) ou le bleu avec la vie.

Les dernières images du manuscrit introduisent une palette chromatique plus vaste, avec une dominante de rouge-orange-rosé dans les images relatives à la musique (ff. 101 et 102), particulièrement dans la seconde, où les instruments sont des cuivres (des trompettes) au son triomphant. Après la scène de la joie (f. 102v), les illustrations relatives aux vêtements inspirent le confort (ff. 103-105). Plutôt que de mettre en image les vêtements eux-mêmes, l'artiste a choisi de se concentrer sur les étoffes dont ils sont faits, de laine aux couleurs diverses avec une bordure d'un jaune chaud pour celle de l'homme (f. 103), de lin de couleur écru (f. 105v), et de soie rouge, bleue et rose (f. 104). La texture des étoffes est aussi suggérée, lourde pour la laine, plus rigide pour le lin et souple, inversement, pour la soie. Si les habits de laine et de soie sont chauds et secs, ceux de lin, par contre, sont froids et secs⁷⁸.

L'image finale est celle du vendeur d'oiseaux (f. 104), qui semble dépourvue de lien avec les précédentes. Les personnages sont vêtus de robes aux couleurs bleu, rose et vert qui associent toutes les valeurs des images précédentes, vie, tranquillité et aussi repos et sommeil. Sans doute n'est-ce pas un hasard si l'homme qui est sur le point d'acheter un de ces oisillons porte-t-il un vêtement rose symbole de vie, comme la couverture sur le lit du couple enlacé. Or, le texte spécifie que ces oiseaux sont chauds et secs, et ont un effet aphrodisiaque, avec un probable lien entre ces propriétés et l'effet⁷⁹. Sans doute est-ce cela qui justifie la position de cet élément ici, qui conclut l'ouvrage sur une note positive traduite par une image aux couleurs multiples et chargée de toutes les valences véhiculées autant par ces couleurs que par la demeure elle-même et ses deux habitants. Soit un clin d'œil coquin aux lecteurs du *Tacuinum* !



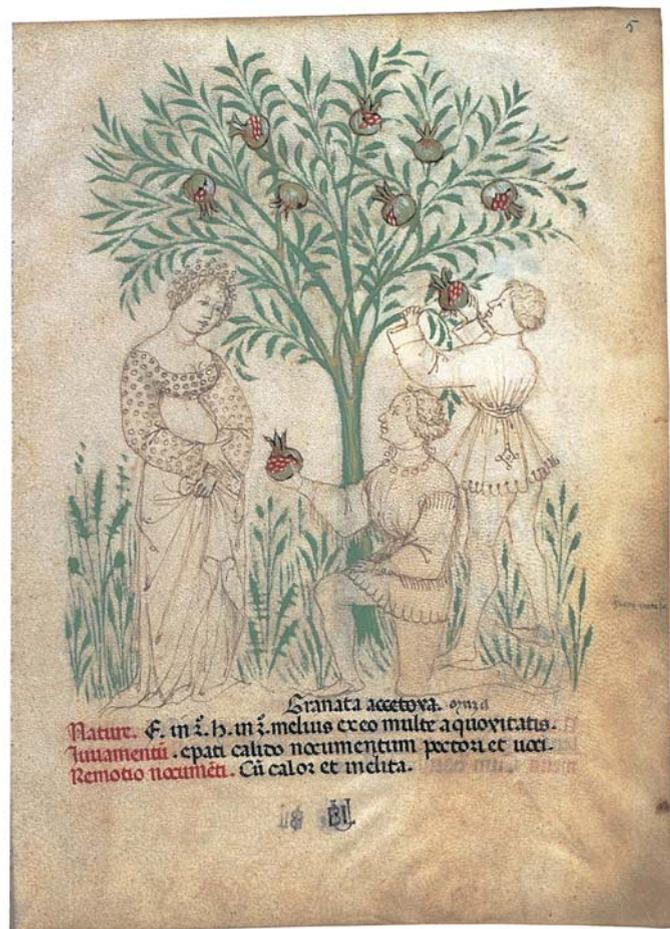
ff. 103v,
104
et 104v

Les illustrations ne sont donc pas une simple représentation des éléments analysés dans le texte, comme des planches d'histoire naturelle, mais elles racontent chacune une histoire, qui ne se limite pas à la cueillette des fruits, la moisson du blé, ou la récolte des légumes, par exemple, mais est celle du lien de cet élément avec le monde qui l'entoure (ce que nous appelons actuellement l'environnement), lequel lien contribue à expliquer les propriétés thérapeutiques de l'élément. A travers les propriétés des éléments, les lecteurs de ces illustrations pouvaient comprendre de quelles matières ces éléments étaient faits, quelle était leur genèse dans la cosmogonie et comment, par conséquent, ils pouvaient agir sur la santé, c'est-à-dire quelles matières ils introduisaient dans le corps humain et quelles actions ces matières y exerçaient. Par là, ces illustrations réintroduisaient dans le discours toutes les données disparues par suite de sa présentation sous forme de table, laquelle ne permet pas, on s'en souviendra, les digressions théoriques, mais demande de réduire l'information à des données simples, immédiates, quasi lapidaires.

Cette stratégie illustrative va donc bien au-delà de l'interprétation couramment donnée des images du *Tacuinum*, puisqu'elle revêt une dimension scientifique en ce qu'elle restitue sa totalité au texte. Disons plus exactement : elle suggère tout l'arrière plan théorique duquel le *Tacuinum* autant que le *Taqwim* sont un aboutissement et réintroduit en tout cas, pour qui pouvait la déceler et la lire, la justification des propriétés et actions thérapeutiques attribuées aux éléments analysés dans le texte.

Quelque logique, fonctionnel et justifié qu'il puisse paraître, ce choix demandait cependant certaines capacités, artistiques, certes, mais aussi conceptuelles et scientifiques. Ce n'était pas l'unique choix possible, en effet, et les artistes des

▼ Grenades acides, *Tacuinum* de Liège, f. 5



autres exemplaires conservés et couramment connus du *Tacuinum* optèrent pour des méthodes illustratives différentes, plus strictement décorative dans certains codices ou plus épurée, inversement, dans celui de Liège. Dans ce manuscrit, en effet, tous les motifs illustratifs concourant à créer le contexte des éléments analysés dans le texte sont faits au crayon, sans couleur, comme simplement suggérés, voire s'effaçant au profit des éléments. Seuls ceux-ci ont été mis en couleur et retiennent l'attention.

Nous sommes donc en présence ici d'une décision de l'auteur des illustrations dans notre manuscrit, qui est d'autant plus remarquable que plusieurs substances n'apparaissent pas dans les autres codices du *Tacuinum*. Leurs représentations sont donc des créations originales qui indiquent non seulement de bonnes qualités artistiques, mais aussi une bonne intelligence du texte, que celle-ci lui vint d'un commanditaire ou lui fût personnelle. Quoi qu'il en soit, elle le distingue de son collègue qui a mis le *Tacuinum* dit de Rouen en image, lequel a renoncé dans plus d'un cas à produire une image et a laissé la page vierge.

Dans cet effort pour créer ces images, notre artiste ne fut probablement pas sans ressources. Si les scènes des manuscrits grecs de Dioscoride ne furent très probablement pas accessibles aux illustrateurs médiévaux – les manuscrits ci-dessus restèrent en Orient –, celles des codices arabes furent connues dans le monde médiéval. Ce ne fut sans doute pas de façon directe, cependant, mais au travers d'intermédiaires comme, par exemple, la Sicile, particulièrement durant l'époque de l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen (1194-1250; empereur en 1220). Son traité sur la chasse des oiseaux (*De venatione cum avibus*) est illustré d'images d'un type narratif qui n'est pas sans rappeler celles du Dioscoride Ayasofia et sont comparables à celles des récits de *Kalila wa Dimna* et des *Maqāmāt*.

A côté de ces apports externes, il disposa probablement aussi, où qu'il se situa, du répertoire iconique local, fait d'un large éventail de sources, depuis l'encyclopédie d'histoire naturelle de Hraban Maur (vers 780-856) jusqu'aux calendriers, livres d'heures, herbiers et autres ouvrages illustrés qui circulaient à son époque, y compris les fables du grec Esope (vers 550 avant notre ère), des ouvrages de divulgation scientifique⁸⁰, des livres de chasse⁸¹ ou encore des collections médicales⁸² et des réceptaires⁸³. Ceci sans parler des motifs qui constituaient le répertoire des miniaturistes et étaient utilisés librement dans quelque type de livre que ce fut, pour orner des initiales, agrémenter une mise en page trop sèche ou composer des scènes, et créer des pages de titre et de dédicace.

L'addition d'illustrations au texte du *Tacuinum* ne fut donc probablement pas dictée par de seuls critères artistiques et esthétiques, mais semble plutôt avoir répondu au besoin de réintroduire dans l'ouvrage toute la théorie qui en avait disparu et qui consistait à connecter les éléments qui influencent la santé de l'homme avec le cosmos, ses matières (l'air, l'eau, la terre et le feu) et leurs qualités (le chaud, le froid, le sec et l'humide). Les images ainsi créées étaient une visualisation de concepts qui avaient été éliminés du texte du *Taqwīm* au moment de la réélaboration du *Tacuinum*, et suggéraient d'emblée ces concepts à qui les regardait et, plus encore, les lisait et déchiffrait avec attention les messages implicites. Il en émanait un sens de continuité entre l'homme et le monde, qui pouvait être parfois rompue, mais était restaurée par les plantes, boissons, aliments, activités, situations, vêtements, parfums, huiles, bains et autres circonstances qu'étudient le *Taqwīm* et le *Tacuinum*. Soit l'art de vivre que voulait proposer Ibn Butlān, exprimé – illustré conviendrait-il de dire – par une stratégie de communication originale, de type visuel.